

SEPTIEMES ASSISES DE LA TRADUCTION LITTERAIRE
EN ARLES
9-11 novembre 1990

Tout traducteur, sans doute, à un moment de son travail où se relâche la tension d'un rapport exclusif au texte, connaît des instants d'effroi. Effroi face à la lourdeur de la tâche, à son impossible achèvement, et à la solitude qui est son lot, à lui, seul maître d'œuvre et responsable d'une médiation problématique entre l'« original », à l'évidence écrasante, et la « traduction » qu'il est, généralement, en train d'inventer tant bien que mal. Et chacun sait que la place faite au traducteur dans le processus d'édition ne lui offre que très rarement la possibilité d'un partage de son expérience, le caractère instrumental que l'on prête à son travail confortant la solitude à laquelle le livre sa pratique quotidienne.

Les assises en Arles exercent donc une première séduction, incontestable, en offrant un lieu de rencontre, en somme un lieu de socialisation réelle : pour beaucoup, ce sont des retrouvailles, pour d'autres, dont je suis, la découverte d'une assemblée qui trouve son ciment dans un rapport très particulier au langage. La surprise est d'abord de constater la facilité de la communication entre des individus, travaillant pourtant avec, et dans, des langues si différentes; même si chacun n'a pas la même conception, ou la même approche de la traduction, il y a bien un accord implicite qui rend, précisément, possible la confrontation des idées et des expériences.

Les septièmes assises abordaient la traduction sous l'angle de la mise en perspective : texte et musique, pour commencer, avec la conférence de Jean Gattégno, et plus d'un dans la salle aura médité, avec envie, sur la liberté que peuvent prendre les compositeurs dans l'interprétation du texte. Cette mise en condition permettait d'aborder l'un des thèmes majeurs de ces assises, la mise en perspective géographique. Les quatrième assises s'étaient penchées sur les traductions, dans différentes

langues, de *L'Amant* de Marguerite Duras; ici, le thème était illustré par une table ronde consacrée aux traductions de Proust (en bulgare, en roumain, en japonais, en chinois et en anglais). Les discussions, les recoupements, provoquaient un curieux effet d'optique : se dessinait peu à peu un autre Proust, au croisement de toutes les traductions qui étaient faites de son œuvre, tout en demeurant, irréductiblement, le même - une sorte de personnalité langagière polymorphe.

Dès la première table ronde s'est également confirmé ce que tous savaient déjà, mais peut-être plus obscurément : que la traduction est aussi une affaire politique. Cette année, la présence, les interventions et les questions des traducteurs des pays dits de l'Est en fournirent la preuve éclatante; et on ne peut que se réjouir d'avoir pu ainsi rencontrer ceux pour qui la traduction est l'emblème d'une liberté retrouvée. L'Europe, ainsi, change de dimension, et il sera très intéressant, dans les années à venir, de voir quelles en seront les répercussions sur le travail qui est le nôtre.

On trouvait une autre illustration de la mise en perspective géographique dans une table ronde, le deuxième jour, consacrée au domaine japonais. Je ne saurais dire quelles impressions en aura retirées l'auditoire; mais les participants étaient très heureux d'avoir pu partager une expérience qui, du fait même de la langue japonaise, paraît si souvent irrémédiablement singulière.

Le deuxième volet de la mise en perspective était d'ordre temporel. La traduction y était confrontée à son histoire, collective d'abord, avec une table ronde intitulée *Retraduire Dickens*. Le texte n'était pas, cette fois, diffracté entre différentes langues, mais entre différents états de la langue, mettant en lumière l'évolution des exigences dans l'art de traduire. Le sujet appelait en outre une réflexion sur les répercussions économiques de la retraduction ou de la correction de traductions plus anciennes. On ne pouvait que regretter une fois de plus que les traducteurs ne puissent pas toujours faire valoir leur point de vue dans les choix éditoriaux.

La dernière table ronde permettait à chacun de réfléchir sur son histoire individuelle comme traducteur, puisqu'il y était question de sa formation. Plusieurs expériences ont été présentées, visant à offrir une formation de base pour une profession dont l'apprentissage, jusqu'à présent, se faisait, selon la formule consacrée, « sur le tas ». Il ne s'agissait pas de proclamer la découverte d'une solution miracle : mais, plus simplement, de voir comment on pouvait rendre les choses plus faciles à ceux qui envisagent de devenir traducteurs, de leur faire peut-être gagner du temps aussi, et en tout cas de mieux les armer pour affronter la solitude de la tâche.

J'ajouterai pour terminer que des ateliers ont, comme les autres années, permis à chacun de goûter aux délices de la réflexion commune - et d'emporter avec soi un peu de ces leçons de polyphonie dans le travail. Et enfin, que les traducteurs auront pu rendre hommage à Laure Bataillon, pour tout ce qu'ils lui doivent, à l'occasion de l'inauguration de la bibliothèque qui porte son nom : elle continuera, ainsi, à veiller sur les assises.

Anne Bayard-Sakai